

COMPTES RENDUS

Histoire des traductions en langue française. xv^e et xvi^e siècles (1470-1610), sous la direction de Véronique Duché, Verdier, 2015, 1341 p.

L'*Histoire des traductions en langue française (xv^e et xvi^e siècles)* est le premier tome (et le troisième à être paru) d'une monumentale histoire des traductions en langue française allant de la fin du Moyen Âge au xx^e siècle, réalisée dans le cadre d'un projet ANR coordonné par Yves Chevrel et Jean-Yves Masson. Il s'agit d'un ouvrage imposant, aussi bien par son volume (1341 pages, auxquelles ont collaboré 45 chercheurs sous la direction de Véronique Duché), que par l'ampleur du sujet abordé. Car l'ouvrage n'est pas qu'une formidable synthèse des recherches sur la traduction à la Renaissance; il se déploie aussi comme une succession d'études fouillées, souvent nouvelles, sur les traducteurs et les traductions dans « tous les domaines de la "vie de l'esprit" au sens large », pour reprendre une expression employée dans l'avant-propos du tome III, consacré au xix^e siècle et le premier à avoir été publié, où sont énoncés les principes de l'entreprise (*HTLF xix^e siècle*, p. 9). L'enjeu, comme le dit ce même avant-propos, est d'« évaluer le rôle que les traductions occupent dans le patrimoine intellectuel d'une culture liée à une langue » (*HTLF xix^e siècle*, p. 10). De ce fait, tous les textes, aussi divers soient-ils dans leurs contenus,

ont été soumis aux mêmes questionnements, relevant de l'histoire littéraire: qui traduit? pourquoi? dans quel(s) but(s)? selon quel(s) principe(s)? L'histoire qui se dessine (au sein du volume consacré à la Renaissance comme sur l'ensemble des quatre tomes) n'est pas une histoire de la traduction et n'est fort heureusement pas une histoire téléologique: il s'agit d'une histoire littéraire et culturelle des traductions, qui met en évidence le rôle que les traductions ont joué dans la pensée et les pratiques intellectuelles d'une époque donnée. Le pari est réussi.

Ainsi pensé, l'ouvrage se décompose en dix-huit chapitres. Le Moyen Âge est l'objet du long premier chapitre (I « Le legs du Moyen Âge »), dont l'ample matière indique qu'il aurait pu donner lieu à un volume « Moyen Âge » indépendant. Les six chapitres suivants (II à VII) sont consacrés à des questions transversales: définition de l'acte de traduction à la Renaissance (II « La traduction vue par les traducteurs » et III « Penser la traduction: que veut dire traduire au xvi^e siècle? »); présentation des acteurs (IV « Imprimeurs et libraires » et VI « Traducteurs »), et des outils et enjeux linguistiques (V « Dictionnaires, manuels, traités théoriques » et VII « Langues anciennes »). Les onze derniers chapitres enfin (VIII à XVIII) traitent chacun d'un domaine différent: VIII « Spiritualité », IX « Textes juridiques », X « Textes politiques »,

XI « Philosophie », XII « Textes moraux et didactiques », XIII « Arts et sciences », XIV « Histoire(s) », XV « Récits de voyage », XVI « Prose narrative », XVII « Poésie », XVIII « Théâtre ».

Le plan général de l'ouvrage, semblable dans les autres volumes de l'*Histoire des traductions en langue française* déjà publiés, évite explicitement un classement selon la langue du texte-source pour privilégier une approche par « domaines de la pensée » (*HTLF XIX^e siècle*, p. 13). Le cloisonnement entre ces différents domaines n'est évidemment pas frontière étanche, certains textes pouvant notamment appartenir à deux corpus, à l'exemple de Machiavel évoqué parmi les textes juridiques (p. 604-605) et politiques (p. 635-636). On peut de ce fait relever quelques recoupements, en particulier entre les chapitres « Prose narrative » et « Poésie » (par exemple sur les traductions de la *Diane* de Montemayor, respectivement p. 976-978 et 1153-1162, avec une citation identique p. 977 et 1154), qui ne sont pas gênants, surtout si l'on imagine que les lecteurs feront majoritairement une lecture fragmentée de l'ouvrage. Le plan choisi permet en revanche une exploration des différents champs des lettres et des savoirs selon leurs spécificités propres et en lien avec les enjeux transversaux définis dans les chapitres initiaux. Ainsi, pour ne prendre qu'un seul exemple, les intéressantes pages consacrées au grec comme langue source (p. 441-457) forment une utile introduction aux problèmes spécifiques liés au corpus grec, souvent traduit *via* la médiation du latin, évoqués dans les chapitres ultérieurs, à propos d'Aristote (p. 674-679), de Plutarque (p. 721-727),

ou encore de Thucydide, Hérodote et des autres historiens grecs (p. 834-836). Mais ce qui unit ces différents auteurs grecs est moins significatif, dans la visée qui est celle de l'ouvrage, que ce qui les relie aux autres traductions dans leurs domaines respectifs : pour ne garder que le dernier exemple, au sein des textes de nature historiographique, la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide façonne le genre de l'histoire nationale au même titre que les traductions de Tite-Live ou Tacite dans le contexte d'un « programme pro-monarchiste de défense et d'illustration du français » et de ses princes (p. 842), tandis que les traductions des historiens italiens et espagnols contemporains participent de la réflexion politique humaniste sur les différents types de gouvernement.

Toutefois, le plan d'ensemble présente inversement l'inconvénient de délaissier l'*histoire* attendue au profit d'un séquençage par liste (textes spirituels, juridiques, politiques, philosophiques, etc.) souvent reproduit à l'intérieur même des articles. La matière y est alors classée, voire cataloguée, selon la langue des textes-source (grecque, latine, italienne, espagnole), le genre ou le sous-corpus auquel appartiennent les traductions. La problématisation passe de ce fait au second plan, derrière l'évocation descriptive de textes dont le foisonnement rend par moments difficiles l'exercice de la mémoire et la prise de hauteur réflexive. De même, la circulation entre les chapitres n'est pas facilitée par le petit nombre et surtout le caractère peu commode des renvois internes, par simple numéro de chapitre et de sous-chapitre entre parenthèses dans le corps du texte, alors même

que ces numéros sont absents des titres courants, et imposent de se reporter à la table des matières en début d'ouvrage. Pourtant, de nombreuses séquences se font écho, aussi bien entre les chapitres transversaux et les chapitres thématiques (autour de la pensée de Du Bellay ou de Dolet, par exemple), qu'entre deux chapitres thématiques. Le « Bilan » final permet heureusement de ressaisir efficacement les grandes lignes de force qui se dégagent du volume aussi bien sur le plan conceptuel que chronologique (p. 1261-1274), et on peut saluer également certains développements plus centrés dans leur organisation sur les enjeux des traductions que sur la typologie des textes, à l'exemple du passionnant chapitre consacré aux textes juridiques (p. 553-621) qui met en évidence les tensions à l'intérieur du corpus entre droit romain et droit français, et le rôle joué par les traductions dans l'émergence d'un droit national reposant sur l'établissement d'une langue juridique française.

Il est impossible de résumer en quelques lignes un ouvrage aussi riche. Signalons simplement, parmi les problématiques majeures, celle de la plus ou moins grande fidélité au texte-source et donc du *continuum* entre traduction fidèle et adaptation libre qui fait du traducteur un auteur à part entière, introduite dès les premiers chapitres (notamment p. 161-177). L'opposition entre ces grands deux pôles ne recoupe qu'imparfaitement deux grandes visées de la traduction, d'une part comme outil d'un transfert culturel (voire d'une « annexion », p. 1248) qui permet la transmission de textes et de savoirs issus de l'antiquité gréco-latine, de l'Italie et

l'Espagne (avec une absence notable, par rapport à notre *xxi*^e siècle, des sources anglophones, les auteurs d'Outre-Manche étant traduits du latin), et d'autre part comme outil d'expérimentation des potentialités de la langue française, pour en revendiquer le caractère illustre. La question spécifique de la langue, abordée du point de vue de ses outils au chapitre V (« Dictionnaires, manuels, traités théoriques ») traverse elle aussi l'ensemble des chapitres : la traduction invite à s'interroger sur les caractéristiques propres à chaque langue (son « génie » dirait Du Bellay), mais aussi sur ses limites, en particulier en matière de terminologie (par exemple à propos de la botanique, p. 767-781), et s'il est possible de déplorer une absence dans un ouvrage aussi volumineux, c'est celui d'un chapitre pleinement consacré à la langue de traduction. Les micro-analyses stylistiques développées dans certains chapitres, à l'exemple des belles pages sur la traduction de la Bible par Castellion (p. 476-480), en quête d'un « langage commun et simple » qui s'adresserait aux « idiots », invitent plus largement à problématiser cette question de la langue de traduction, entre quête de naturel et calques de l'étranger, langue commune et vocabulaires spécialisés, unité et hybridité.

L'exemple de la traduction de Castellion est à l'image de nombreuses pages. Du premier au dernier chapitre, l'ouvrage est remarquable par la rigueur et la précision des analyses, auxquelles la multiplication des exemples donne corps et consistance, à rebours de tout ce qui pourrait apparaître comme des généralités. L'index des traducteurs, de 21 pages (p. 1279-1300), est en lui-même révélateur du degré de

diversité et de précision à l'œuvre, et il est dommage que ne figure pas également en fin de volume un index des encadrés qui participent, pour reprendre les mots de V. Duché dans le « Bilan », à « rend[re] justice à maints traducteurs restés dans l'ombre » (p. 1261), et aussi aux traductrices auxquelles sont spécifiquement consacrées quelques pages (p. 380-387). Ces outils sont d'autant plus utiles que de nombreux chapitres, comme le dit encore à juste titre V. Duché, « abordent des sujets n'ayant pas encore fait l'objet d'études spécifiques et ouvrent de nouvelles pistes de recherche » (p. 1261). C'est le cas pour certains domaines traditionnellement moins explorés par les « littéraires », à l'exemple de ceux abordés dans le chapitre « Arts et sciences » (médecine, philosophie naturelle et botanique, mathématiques, astronomie, architecture et agriculture) dont les problématiques rejoignent celles d'autres corpus quant à la question des publics ou l'usage des néologismes, par exemple. Mais même au sujet de corpus relativement bien connus, certaines séquences s'apparentent à de véritables articles, comme la sous-partie consacrée aux traductions poétiques d'Horace, qui va jusqu'à discuter l'attribution de certaines traductions (p. 1047-1072).

Sur le plan formel, toutefois, si l'ouvrage vise louablement un public plus large que celui des seuls spécialistes, on peut tout de même regretter que les sources des citations ne soient pas toujours faciles à identifier. Les éditions et numéros de page d'où sont extraites les citations ne sont pas systématiquement donnés, et de manière générale, les références mentionnent l'auteur, la date et

le titre, rarement plus et même souvent moins. Ainsi, p. 765, le propos fait allusion à une œuvre du médecin Tolet dont on sait, de la p. 764, qu'il s'agit d'un texte portant sur la querelle du vinaigre et il faut retourner à un article de C. Lastraioli pour savoir de quoi il retourne; ou encore p. 1155, la phrase introduisant la citation ne précise pas de quelle œuvre il s'agit (« Louise de Saintonge, créatrice d'une belle infidèle bien plus que traductrice, estime en 1699: [citation] »). L'absence de bibliographie primaire en fin de chapitre ne permet pas de pallier ces lacunes et rend ainsi difficile, pour qui voudrait aller voir de plus près les textes cités, l'identification de certains passages, voire de certaines œuvres. Le souci de « lisibilité » évoqué dans l'avant-propos du tome III (p. 13), qui explique sans doute le caractère lacunaire des références bibliographiques et l'absence de notes de bas de page en vue d'une édition « accessible au lecteur de bonne volonté » comme on peut le lire, entraîne malheureusement dans certains cas l'inaccessibilité du corpus source.

C'est toutefois toujours bon signe qu'un ouvrage invite à d'autres lectures, comme c'est le cas de cette *Histoire des traductions en langue française*, et il serait inapproprié de terminer ces lignes sur une note négative, tant l'ouvrage force par ailleurs l'admiration pour son incroyable richesse. Il invite à lire et à relire des textes plus ou moins connus, introduits ici par le prisme de la traduction comme point de focalisation, au sens photographique du terme, de la vie intellectuelle de la Renaissance. Les seiziémistes disposent là d'un nouvel ouvrage de référence.

Adeline DESBOIS-IENTILE